

La revue des ressources W2 beta 1

-- Création littéraire - Nouvelles --

Nouvelles



Géographie

(Dans une ville)

Alexandre Tirilly
mardi 29 avril 2003

Samedi : installé à la terrasse d'un café (une terrasse le long d'un trottoir, près du croisement de plusieurs rues, relativement calmes à cette heure de la matinée), Sébastien examine les passants et se rassure, une nouvelle fois, par la singulière diversité des physionomies, des attitudes et des démarches. Ce qui décourage heureusement toute tentative de description et ravit le flâneur. Fugitivement, mais avec régularité, l'immobilité de la chaleur et du soleil se trouble d'une fraîcheur bienvenue ; ce sont comme des instants de respiration de l'atmosphère, où la lumière s'atténue et une fine brise effleure. Puis, avant qu'on ait eu le temps de l'oublier, resplendit de nouveau le soleil plein.

Sébastien aime travailler dans des cafés : relire, corriger dans des cafés lui change les idées. Il aime parcourir des quartiers, ressentir des ambiances, percevoir des changements même ténus, dériver pour percevoir la complexité de la géographie urbaine, les effets d'un décor stimulant (ou déprimant) sur la pensée et le sentiment. Sébastien est sensible à ce décor matériel ; il pourrait s'imaginer explorateur, cartographiant les flux des voies principales et secondaires, les régions et les frontières, les unités de climat et les marches plus floues, les plaques tournantes et les pentes qui invitent à l'errance, le relief des rues qui relie ou qui coupent, les monuments défensifs des quartiers fortunés, les marchés vivants et protecteurs, ou les places de la misère... Mais il ne nourrit pas de telles ambitions. Car il ignore d'importantes zones, des quartiers dont l'atmosphère ne l'attire pas. En réalité il se contente de préférer aux hauts corridors emphatiques et mornes, tirés au cordeau, alignant réglementairement des géométries strictes, les rues obliques, mystérieuses, offrant des angles intrigants, des parcours contrastés, des séquences dissymétriques, de surprises coupes de soleil ou d'ombre sur les façades ; des rues qui lui permettent d'échapper au bruit monumental des grands boulevards.

Par ces lieux, rues et cafés qui sont uniques, observés méticuleusement, il cherche aussi à échapper à un pénible sentiment de répétition - de redite. Les rues aux intentions inépuisées, les cafés aux possibilités de rencontre lui procurent une sensation de diversité et de liberté. L'environnement le plus banal se révèle un monde infini par la minutie des dispositifs, la fragmentation des espaces et des rencontres, la rassurante variété des attitudes. Ce mouvement du regard lui permet de combattre sa lassitude des lieux communs, des généralités répétées : se ménageant des haltes dans les cafés, il parvient à terminer les relectures, synthèses, articles fastidieux, tous ces travaux où il a l'impression déplaisante de recopier, de ressasser, de dupliquer les idées normées, validées justement par un incessant copiage, les données calibrées dont l'abstraction simpliste leur permet de proliférer, de se démultiplier en variantes interchangeables qui alimentent les systèmes et courants d'information, et produisent des flux de combinaisons simulant la complexité. Sébastien voit les rengaines et les recettes, les grilles et les trucages ; il finit par ne voir plus que cela, de même que dans certaines architectures hautaines il finit par ne voir plus que la déclinaison obstinée des mêmes éléments : frontaux et entablements, rinceaux et fleurons, balcons et encorbellements. La monotonie le guette, sous les figures de la profusion.

Ainsi, Sébastien évite les brasseries qui, avec leurs assortiments analogues de vérandas et comptoirs, banquettes et petites tables, glaces et lampes épaisses, panneaux vernissés aux tons bruns ou clairs, diversifient à peine les thèmes du garçon de café mal embouché et des toilettes rudimentaires - et payantes. Il préfère les vieux cafés dépoussiérés qui ont regagné une nouvelle jeunesse urbaine, comme celui où il s'est attablé : la grande devanture aux montants de bois serpentins abrite un écrin marron de décorations sinueuses, un large comptoir rehaussé de plaques ouvragées, et deux figures de nymphes peintes sur des faïences encadrant un grand miroir. Il regrette seulement que les serveurs paraissent si conscients de la beauté de leur café (l'excès de conscience peut nuire). Les toilettes sont correctes.

Définir et énumérer les décorations d'un café est plus facile que définir ses clients et ses habitués. Pourtant, le cadre, l'emplacement, les prix, voilà qui profile la clientèle. Choisir un café sera espérer peut-être certaines rencontres. Le simple fait de voir et d'être vu, d'être à cette place sera une sorte d'investissement (si l'on veut donner aux choses un tour intéressé). Le café est cher - la position vaut la dépense. Des profils tranchés pourront même être distribués dans les différents espaces de l'établissement (par exemple une salle à l'étage sera conçue pour attirer des étudiants et des réunions littéraires). Les profils définis n'entament pas, heureusement, l'hétérogénéité foncière, la diversité des attitudes et de physionomies sur laquelle compte le regard de Sébastien - détournant de la redite et de la répétition.

La circulation devenue dense rend la terrasse beaucoup moins agréable. Sébastien quitte le café et s'engage dans le méandre d'une longue voie composite, pas très large, qui monte en pente douce. Les différents éléments de cette rue, pris isolément, n'ont rien d'extraordinaire : tantôt vieux édifices souvent délabrés, murés parfois, tantôt constructions récentes à la plastique indigente - mais le mouvement général, rythmé par les incurvations de la voie, le fouillis un peu anarchique de ces styles divers, époques diverses, maisons droites et biscornues, hautes et basses, nouveaux ensembles et bicoques grises, pierre et brique, rectiligne et penché ; le pêle-mêle animé des enseignes et des petites boutiques, épiceries et alimentations à emporter, soldes et brocantes un peu poussiéreuses ; tout cela, sans parler de beauté, dispense un charme réel (malgré le fracas de la circulation automobile). La pente augmente insensiblement. Les cafés colorés laissent place à des troquets ternes et indifférenciés, en apparence. Sébastien longe des maisons à un étage, des immeubles à cinq étages, des édifices restaurés, des façades délabrées où béent d'obscurs couloirs, des casernes de briques et des ensembles d'habitations ; tous et toutes se coudoyant amicalement, malgré les différences, en avant ou en retrait sur la rue dont les trottoirs sinuent. Ce n'est pas le bel automne, quand le temps est sec, les journées ensoleillées, fraîches sans être froides, et qu'un vent vif aère la ville. C'est un matin d'été, sous un ciel étale sans nuages (dont le bleu se teinte d'un gris de pollution), alors que les immeubles les plus communs irradient de luminosité, et que des pointes de soleil s'accrochent aux fenêtres. La chaleur est supportable, et on peut choisir de cheminer dans l'ombre.

Sébastien parvient à l'un de ces grands boulevards qui, découpant stratégiquement les quartiers anciens, relie désormais des circulations automobiles. Il ne continue pas sa route et décide de redescendre la pente de la longue rue sur l'autre trottoir. La chaleur devient intense. Bientôt il tourne à droite et s'engage dans une rue inconnue, une longue voie rectiligne, un axe silencieux où de vieux immeubles et des terrains vagues alternent avec des constructions récentes et propres, plus généralement laides que les édifices noircis qu'elles supplantent. Un immeuble en partie muré arbore une grande banderole proclamant l'action de "sans domiciles". Plus loin, il croise une avenue, puis une rue animée et commerçante, mais ne dévie pas de la direction qu'il a choisie. Et voici que l'axe silencieux se métamorphose brutalement : car la rue est investie par des boutiques de confection en gros, qui se succèdent sans trêve comme une ruche étirée. Témoins d'un passé industriel, plusieurs passages et porches ouvrent sur des cours ouvrières profondes, dont le secret intrigue Sébastien. Enfin l'axe s'incurve et bute sur le boulevard de circulation, que Sébastien traverse en apercevant au loin une petite silhouette dans la brume lumineuse. Il longe le parvis d'une église, puis s'engage dans une nouvelle rue, plus banalement commerçante, qui prolonge l'axe rectiligne. Il s'arrête un bref moment devant l'entrée d'une grande cour ouvrière, dont l'atelier ancien a été rénové. La rue se transforme ensuite en une voie mystérieusement calme et tranquille, presque déserte. Arrivé à une intersection, il décide soudainement de tourner à gauche dans une nouvelle direction. En quelques pas il rallie une très large avenue, répandue comme une rivière : entre les deux quais désormais dévolus aux mobiles mécaniques, ce sont des promenades plantées, des squares et des

aires de jeux qui ont remplacé le cours d'un canal. Il traverse l'avenue et, poursuivant la même ligne, ne tarde pas à croiser, pour la troisième fois, le boulevard de circulation qui pointe vers la silhouette déjà aperçue, et désormais plus massive, d'une statue victorieuse. Continuant le chemin de la rue, il parvient quelques instants plus tard devant la devanture vieillotte d'une librairie. Il s'arrête pour jeter un œil sur les étalages de livres soldés.

Joachim sort brusquement de la bouquinisterie et manque de le bousculer. Il s'excuse. Sébastien reconnaît avec étonnement le grand garçon blond un peu dégingandé, vêtu de noir, au regard perçant bleu - mais sa mémoire lui joue décidément des tours, car il ne se souvient pas précisément de leur rencontre antérieure. Joachim, lui, se souvient bien de l'acheteur potentiel, traversant le parvis du centre culturel, qui s'est un instant immobilisé pour regarder les numéros des *Lèvres nues*.

"Bonjour, vous êtes toujours intéressé par les numéros de la revue ? "

Ces quelques mots permettent à Sébastien de replacer la figure de Joachim à l'intérieur d'une situation et d'un décor. " Ah oui, c'était vous devant le centre... Vous ne les avez pas vendus ? "

Sébastien n'a rien d'un collectionneur. Cependant une bribe de son passé, non dépourvue d'importance, se rattache à ces numéros qu'il a parcourus au début de sa carrière éditoriale ; se replonger dans la revue ramènerait aux sentiments et aux illusions d'une époque plus enthousiaste, plus heureuse peut-être. Posséder ces quelques volumes de papier aideraient à posséder quelques souvenirs - souvenirs qui, chez Sébastien, risquent toujours de s'évanouir mystérieusement.

" Evidemment je ne les ai pas avec moi, mais je n'habite pas loin. Si vous avez un peu de temps, on peut aller les chercher. "

Sébastien hésite avec politesse, puis accepte assez naturellement cette invitation. " Vous avez vendu des livres à ce bouquiniste ? Ca ne doit pas être facile de faire des affaires, il s'y connaissent trop bien.

- Oui... Quand il n'y connaissent rien, ce n'est pas plus facile... "

Joachim a effectivement vendu des livres au libraire d'ancien : six ouvrages. Le bouquiniste, qui lisait caché derrière une pile, dans sa boutique un peu suffocante et saturée, avait d'abord pris un air apeuré, ou méfiant. Finalement trois livres retinrent son attention : il proposa de donner à Joachim une petite somme pour les trois livres intéressants, à condition qu'il lui laisse aussi gratuitement les trois inintéressants. Joachim accepta ces généreuses conditions.

Sébastien et Joachim cheminent ensemble sur le trottoir de la rue : " Vous êtes bien chargé avec votre sacoche...

- C'est mon outil de travail. Je bosse dans des cafés. Et j'essaie en même temps de ma balader, de découvrir la ville. "

Malgré la chaleur, malgré la pollution, Sébastien croit à la possibilité des balades, pour échapper à l'étroitesse de nos parcours quotidiens.

" Mon quartier est tout proche. Si vous ne le connaissez pas, vous serez content de le découvrir. "

La voie a brusquement gravi une pente. Ils ont franchi un boulevard, qui était une frontière invisible,

peut-être une muraille fantôme. L'architecture et l'atmosphère se sont insensiblement modifiées. Et bientôt, quittant les passages animés et commerciaux, ils se sont glissés dans une rue ancienne, entre de vieilles bâtisses sombres, des porches imposants et oubliés, baignés par le silence d'un quartier historique. Les façades en biais, les angles brusques ont peuplé la rue de formes immémoriales. Les immeubles se sont avancés soudain pour transformer la voie en ruelle. Puis une nouvelle rue, étroite et ondoyante, s'est dévidée dans la solitude de son passé, où de vieilles maisons se sont accotées.

"J'habite presque au bout de la rue. "